

archevêque de Thessalonique, exalta comme il convenait, et non sans quelque émotion personnelle, les qualités et les vertus dont Irène avait été parée. Après quoi l'empereur se consola assez vite. Soucieux, dit Nicétas, d'avoir un fils qui continuât sa dynastie, probablement aussi toujours sensible à la séduction féminine, dès 1161 il annonçait l'intention de se remarier. Entre tous les partis qu'on lui proposa, entre toutes les filles de princes et de rois qui brigèrent son alliance, il choisit « la plus belle des princesses de son temps », Marie d'Antioche, qu'il épousa en 1161. Irène l'Allemande avait été bien vite oubliée.

On a vu précédemment ce que fut la destinée de cette autre impératrice latine, de quel enthousiasme, au moment des fêtes de son mariage, le peuple de Constantinople salua la séduisante princesse, et de quelle haine plus tard il poursuivit l'étrangère. On a dit aussi quelle fut la fin tragique de la charmante souveraine, et comment Byzance fut pour elle plus cruelle encore qu'elle n'avait été pour Irène. De même que les princesses grecques exilées en Occident ne s'accommodèrent jamais à leur nouvelle patrie, ainsi les Latines mariées à la cour des Comnènes demeurèrent toujours des étrangères pour le peuple sur lequel elles régnèrent. Irène, malgré ses efforts pour se faire byzantine, resta toujours une Allemande; Marie d'Antioche, quoique née en Syrie, demeura toujours une Latine. Une seule de ces princesses d'Occident du XII^e siècle subit plus fortement l'empreinte de son pays d'adoption et s'hellénisa presque entièrement. Et ceci ajoute un intérêt de plus à l'histoire d'Agnès de